

André Langevin, jeune et talentueux romancier des années 50

Simone Voisine

Number 22, May 1976

André Langevin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Voisine, S. (1976). André Langevin, jeune et talentueux romancier des années 50. *Québec français*, (22), 21–23.

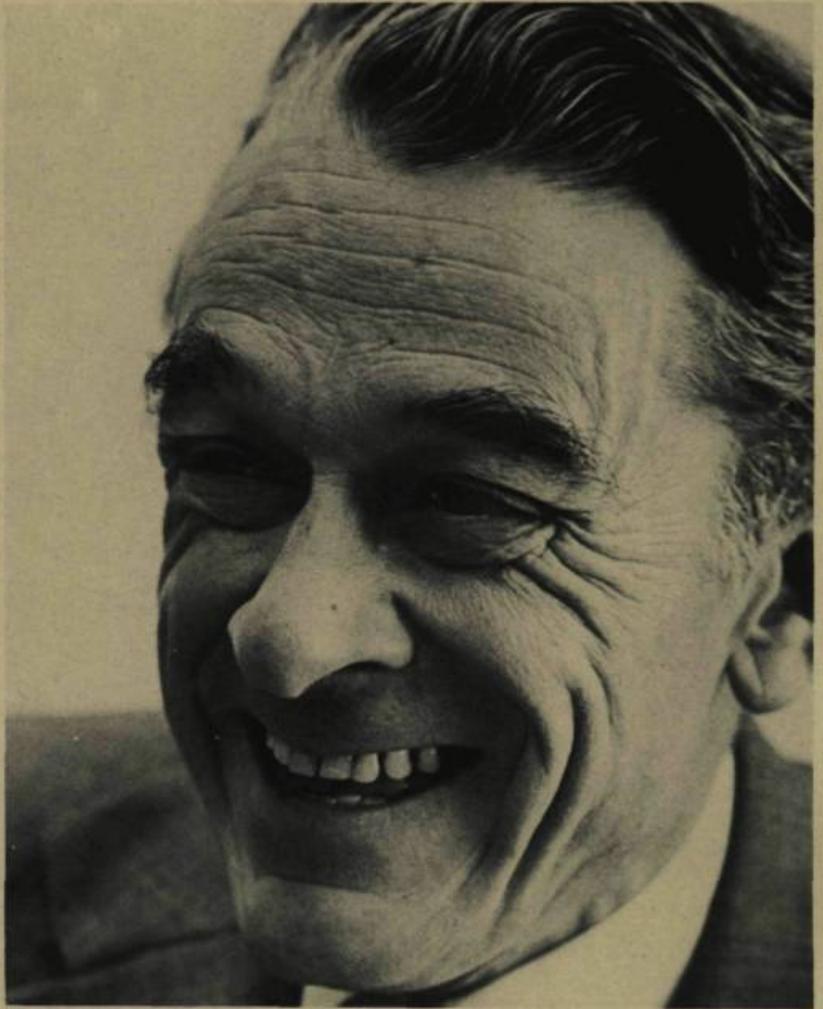


Photo Antoine Désilets / Le Jour

ANDRÉ LANGEVIN

André Langevin est un classique de notre littérature; son oeuvre a marqué le Québec. Vers 1950, le jeune écrivain entreprend la création d'un milieu romanesque fondé sur de nouveaux éléments; personnages, situations, thèmes traduisent davantage la réalité d'ici, et rejoignent en même temps l'homme moderne universel. Avec les années 1951, 1953 et 1956, les lettres québécoises s'enrichissent d'une trilogie *Évadé de la nuit*, *Poussière sur la ville* et *Le temps des hommes* dont le temps ne fera qu'authentifier les valeurs d'unité et de logique.

L'échec des personnages principaux constitue l'une des constantes qui contribuent à maintenir ces qualités. Jean Cherteffe échoue dans la réalisation de lui-même; Alain Dubois se brise contre un mur d'incommunicabilité à l'intérieur du couple; Pierre Dupas ne parvient pas à rejoindre les hommes pour les aider spirituellement.

Unité, logique et personnages

Évadé de la nuit est l'histoire d'un jeune homme, Jean Cherteffe, abandonné dès son enfance. Le personnage, profondément marqué par la solitude, a toujours espéré renouer avec un père que ses rêves ont idéalisé. Tout s'effondre devant le vrai visage d'un homme alcoolique démasqué par la mort. Le choc laisse un fils déçu et complètement démuné qui décide d'entreprendre sa propre réhabilitation à la faveur « d'un destin de grandeur ». Dans ce but, il tente sans succès, de sortir de l'ivrognerie un poète déchu, Roger Benoit, qui enlève sa signifié et son talent dans la dérision. Poursuivant son désir de réalisation de lui-même, Jean accepte, après maintes résistances, l'amour dans sa vie. Cette fois, l'échec sera définitif: Micheline Giraud mourra en donnant naissance à leur premier en-

fant et Jean choisira de rejoindre la douce de la jeune femme dans le linceul glacé de la neige.

Le second roman d'André Langevin accentue le drame de l'être humain traqué dans son isolement, à l'intérieur d'un couple cette fois. Alain Dubois, jeune médecin nouvellement marié, vient s'établir dans une petite ville éloignée pour exercer sa profession et sauvegarder son bonheur. Son épouse, Madeleine, s'ennuie et cherche des distractions à l'extérieur du foyer. Dans un univers clos, au centre d'un monde hostile, les personnages ne peuvent absolument pas accéder à la moindre communication entre eux. Tous les efforts pour briser leur commune solitude seront vains: Madeleine se suicide et Alain, malgré son complet désarroi, choisit de déverser « l'amour et la pitié » sur les hommes dans l'exercice de sa profession en souvenir de la jeune femme.

Dans son troisième roman, *Le temps des hommes*, publié en 1956, André Langevin met en scène deux sœurs: Yolande et Marthe Derome et cinq bûcherons: Gros Louis, le chef du groupe; Laurier, l'époux de Yolande; Baptiste, un ami de Gros Louis; Maurice, le cuisinier et Pierre Dupas, surnommé le Curé. Ce dernier, orphelin, a vécu « sous la cloche de verre du grand séminaire. » Au moment où débute l'action, dix années se sont écoulées depuis que Dupas a quitté le sacerdoce pour mieux rejoindre les hommes. Autour de lui, on ne sait rien de son passé. Marthe l'aime et, lui, il feint d'ignorer les sentiments de la jeune femme. Également, Yolande aime Gros Louis ce qui entretient la jalousie de Laurier. Pierre Dupas assistera impuissant à une tragédie mettant aux prises, en pleine forêt, les hommes qui s'entre-tueront. Il sera le seul survivant.

Complexité du milieu ambiant

Le drame de la solitude et de l'incommunicabilité des personnages langeviniens s'inscrit dans un espace dont l'optique particulière à chaque roman offre similitudes et dissemblances. Ainsi, *Évadé de la nuit* présente un schéma spatial très irrégulier à cause de la diversité et de l'imprécision des endroits disséminés tout au long du roman. On pourrait parler d'un système à pôles multiples en constatant la présence tantôt conjointe tantôt alternée de la ville, de la campagne, de la mer, des airs et en examinant le grand nombre de lieux fréquentés par chacun des personnages. Jean et Micheline passent d'un séjour dans la grande ville à une croisière en pleine mer et évoluent du foyer paternel à la cabane en forêt, ou de la taverne à l'hôpital.

La forme de l'espace dans le deuxième roman de Langevin s'avère beaucoup plus concise. Le drame se déroule entièrement dans Macklin, centre minier fermé et replié sur lui-même. C'est donc l'état d'un univers clos, concentré, qui se resserre sur les personnages. À l'intérieur de cette petite ville, le restaurant de Kouri, accolé à l'appartement des Dubois, est le lieu de l'éclosion et de l'évolution du drame. Madeleine meurt dans une rue de la ville et l'arme qu'elle utilise pour mettre fin à ses jours a été volée au restaurant de Kouri.

Enfin, dans *Le Temps des hommes*, l'espace se présente sous un aspect différent de celui des deux autres romans en raison de son unité et de son immensité. L'éclatement du drame pour chacun des personnages s'opère dans un même territoire dont les limites sont indéfinies: la

forêt. Les hommes quittent ensemble l'hôtel de la Rivière Verte pour se rendre au grand lac Désert, en plein bois. Un règlement de compte, au sujet d'une femme, les opposera farouchement les uns aux autres. De plus, ce roman présente un univers emboîté, du fait de l'alternance fréquente des lieux physiques habités et des lieux imaginés, tirés de souvenirs du passé ou d'évocations de la vie intime des personnages.

Le système spatial particulier à chacun des romans de Langevin ne comporte pas uniquement des divergences. Les lieux sont généralement hostiles: « un maudit pays » (*T.H.*, p. 117), « effroyablement clos » (*E.N.*, p. 23); ils sont ensevelis sous la neige et figés par le froid (*P.V.*, p. 76). Ils s'harmonisent ainsi aux divers états d'âme des personnages et contribuent à accentuer l'intensité dramatique des situations. De plus, si l'on tente d'établir un lien à partir de l'univers humain, on constate que la trajectoire de l'itinéraire accompli dans les trois romans décrit un cercle, le point de départ et d'arrivée du drame se confondant pour les trois personnages principaux: Jean Cherteffe, Alain Dubois et Pierre Dupas.

Ainsi, lorsque s'ouvre le roman, Jean Cherteffe a quitté la grande ville pour se rendre dans la capitale où son père est mort des suites d'un accident. À la fin, il revient, vraisemblablement, en ce même lieu. Après la mort de Micheline, il se fait conduire à une gare (*E.N.*, p. 242) puis se retrouve dans une auberge de skieurs en présence d'Anne-Marie, la jeune femme avec qui il a fait l'amour, après la mort de son père: « une promesse d'eau dans un désert » (*E.N.*, p. 13, 244). Il l'abandonne brusquement pour chercher la mort dans le froid et la neige.

Quant à Alain Dubois, il se tient debout dans la rue, au début du roman, en face de son appartement: une grosse femme le dévisage froidement. Pour venir à Macklin, il a quitté la grande ville où il demeurerait avec sa mère. La fin du roman nous montre le médecin, de retour dans son appartement. Après un séjour de trois mois chez sa mère où il s'était rendu au lendemain de la mort de son épouse « pour panser ses plaies, apprivoiser l'âme de Madeleine en lui et lui assigner sa place » (*P.V.*, p. 200), il se retrouve seul, disposé à affronter le regard méprisant de la ville.

Enfin, le drame de Pierre Dupas a commencé hors de la forêt, à l'hôtel de la Rivière Verte, en présence de deux femmes: Yolande, qui le considère, indifférente, comme étant « un de ces hommes qu'elle n'embrasserait jamais » (*T.H.*, p. 17), et Marthe, qui le regarde « avec une tendresse nue » (*T.H.*, p. 27). Le drame

se clôt alors que l'inspecteur Lemieux a repéré Pierre Dupas, gelé sur le lac, l'a retiré de la forêt et fait transporter à l'hôpital où nous retrouvons Marthe, « saoule de tendresse » (*T.H.*, p. 232, et Yolande, qui embrasse Dupas sur la bouche (*T.H.*, p. 233) en souvenir de Gros Louis.

La neige, un élément dynamique

Dans l'oeuvre de Langevin, la neige ne constitue pas uniquement un décor statique qui permet d'établir des liens d'un roman à l'autre; elle représente fréquemment une réalité toute-puissante à laquelle sont subordonnés l'action et les personnages, instituant alors un univers de lutte et de souffrance auquel il devient impossible de se soustraire.

Cette confrontation entre l'homme et la neige est particulièrement signifiée à l'intérieur de certaines images qui reviennent avec insistance. Ainsi, la neige est tantôt l'« énorme chute de sel sur des plaies depuis longtemps cautérisées » (*E.N.*, p. 218) ou l'anéantissement « des enseignes lumineuses sous une pluie de sel » (*E.N.*, p. 225). Tantôt, elle transforme tout en pierre: « Le bois, en hiver, c'est de la pierre » (*T.H.*, p. 213). Une cristallisation de l'air » (*E.N.*, p. 218). En d'autres circonstances, la neige lèche la fenêtre par saccades comme une flamme (*P.V.*, p. 68), s'abat contre la vitre avec un bruit de crible (*E.N.*, p. 236) ou crache et s'acharne en vain contre la pierre. (*E.N.*, p. 236).

La brutalité de la neige envers les éléments inanimés laisse présager l'envergure du combat que devra livrer l'homme pour habiter ces paysages d'hiver et pour tâcher d'y survivre. Les personnages les plus particulièrement aux prises avec la force maléfique de la neige sont sans contredit Jean Cherteffe, Alain Dubois, Laurier et Pierre Dupas.

Les espaces blancs constitués par la présence obsédante de la neige symbolisent à peu près toujours la désolation et la cruauté de même que le courage des hommes dans ces univers de frimas et de glace. En plus d'engendrer le froid hivernal, le blizzard et les tempêtes avec les affres qui s'ensuivent, la neige se présente dans l'oeuvre de Langevin comme le lieu de perte de la vie. Elle devient ainsi le théâtre de cette mort qui sert souvent à confirmer l'absolue solitude à laquelle se butent les personnages dans leur périple terrestre. « Elle mourra seule et cela rendra vains et dérisoires mes efforts et les siens. » (*P.V.*, p. 152).

Dans le premier roman de Langevin, *Évadé de la nuit*, la neige sert de linceul à Jean Cherteffe. Après la mort de Micheline, le jeune homme, complètement dépossédé, marche longtemps dans la tempête, enfonçant jusqu'aux genoux. Il se fatigue vite et rampe pendant un long temps sur la neige. Épuisé, il demeure, plusieurs minutes, la joue collée à la neige et reprend sa marche: « Puis il pensa qu'il nageait dans du lait et qu'à chaque élan en avant il lui fallait fondre une muraille plus épaisse. Il s'abandonna et le lait lui emplit la bouche et gela ses veines. Ses jambes s'appesantirent et il coula. » En même temps, il entend la voix de Micheline qui l'appelle avec douceur et il la rejoint dans la mort. (*E.N.*, p. 245)

Dans *Poussière sur la ville*, la neige et la mort se trouvent également réunies. Les tempêtes, les bourrasques qui secouent les passants sont fréquentes. Alain Du Bois, de par sa profession qui l'appelle à l'extérieur pour le soin des malades, est souvent leur victime. Les chutes de neige ne le laissent jamais indifférent et il les signale à maintes reprises: « Il neige de nouveau aujourd'hui » (*P.V.*, p. 185). « Depuis le début de février, c'est une neige fine chassée par un vent rude, qui tombe horizontale la plupart du temps. » (*P.V.*, p. 160). Alain est particulièrement atteint par ce magnétisme occulte de la neige lorsque Jim, le chauffeur de taxi, le conduit auprès de Madeleine qui s'est enlevé la vie après avoir tenté de tuer Richard Hétu, son amant, qui l'avait délaissée: « Elle est allongée sur la neige, dans la position où elle a dû tomber (...). Il y a du sang gelé dans ses cheveux qui vivent encore dans le scintillement de la neige » (*P.V.*, p. 191).

C'est toutefois *Le Temps des hommes* qui regroupe avec le plus de puissance la neige, le sang, la mort. En effet, la neige, qui isole complètement les hommes dans le fond des bois, fait peser sur eux la menace mortelle du froid et de la faim. De plus, en rendant les êtres prisonniers d'un pays inhumain, elle provoque au cœur des uns et des autres une agressivité qui pourrait vite déclencher l'irréparable.

Cela ne manque pas de se produire au retour de Gros Louis. Il a quitté le chantier à la dérobée pour rejoindre Yolande, prétextant l'obligation de prendre des vivres pour le camp. Aucun de ses compagnons de travail n'est dupe; encore moins Laurier, rongé par la jalousie. La décision de ce dernier est irrévocable: il utilise le revolver qu'il a emporté intentionnellement au camp et il abat son rival dont le regard est aveuglé par l'éclat du soleil du la neige: « une détonation sèche (...) et « du feu qui lui entrait dans le ventre, dans l'épaule, dans la poitrine, la neige qui lui

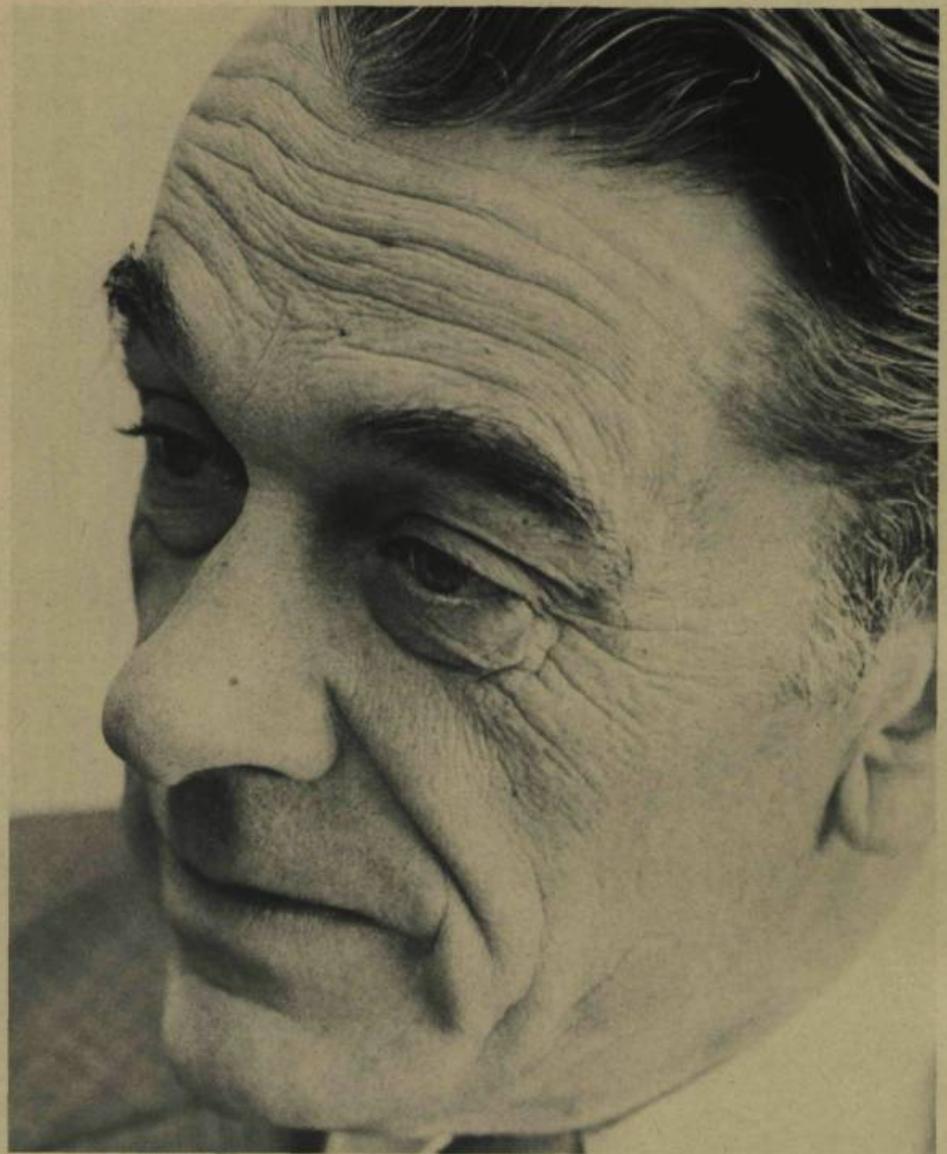


Photo Antoine Désilets / Le Jour

sautait à la figure, du sang dans sa bouche, sur ses mains. » (*T.H.*, p. 174).

La neige et la mort se confondent pleinement au moment où Pierre Dupas et Laurier atteignent la limite de la pénible odyssée qui devait les conduire jusqu'à Rivière Verte après un tour complet du Grand Lac Désert. Les deux hommes totalement épuisés s'écroulent dans la neige, s'allongent l'un près de l'autre; ils sont incapables de tout mouvement. Le vent chasse des tourbillons de neige au-dessus d'eux et une grande panique envahit Pierre Dupas à la pensée qu'il va mourir de froid, de faim, enseveli sous la neige: « La mort était ce grand espace blanc qui se dilatait dans sa tête, le faux sommeil qui le tirait par derrière, la torpeur de tout son corps. La mort s'offrait, séduisante, facile, glacée. Il n'avait qu'à se laisser couler, à s'abandonner. La

mort monterait de ses pieds, lentement et il ne sentirait rien qu'un bienfaisant engourdissement. Une mort blanche, tendre, pacifiante » (*T.H.*, p. 229).

Les romans d'André Langevin écrits entre les années 1950-60, appelaient avec force l'homme d'ici au dépassement de l'échec, à l'ouverture à de nouvelles valeurs et à la domination d'éléments naturels souvent hostiles, en vue de l'accession à une humanité de mieux en mieux assumée. Existe-t-il un lien entre la poursuite de ces objectifs et la réflexion du romancier, émise vingt ans plus tard: « ... la solitude dans l'obscurité envahie par le bruit des autres est encore ce qu'il y a de plus vrai et de plus durable » (*La Presse*, 4 nov. 72)?

Simone VOISINE.